

BEYOĞLU

QUOTIDIEN POLITIQUE ET FINANCIER DU SOIR

DIRECTION : Beyoğlu, l'hôtel Khédivial Palace — Tél. 41892

REDACTION : Galata, Eski Bankasokak, Saint Pierre Han, No 7. Tél. : 49266

Pour la publicité s'adresser exclusivement à la Maison

KEMAL SALIH - HOFFER SAMANON - HOUL
Istanbul, Sirkeci, Aşiretendi Cad. Kahraman Zade Han.
Tél. : 20094 — 20095

Directeur - Propriétaire : G. PRIMI

Journalisme et bonne foi

On trouvera d'autre part l'article d'une juste sévérité que l'« Ulus » oppose aux publications de certains journaux français sur la Turquie — publications dont on sait si l'on doit davantage plaindre ou condamner leurs auteurs. Avec l'indignation généreuse d'un homme qui discerne dans sa profession un apostolat, M. Faliş Fikri Atay flétrit les agissements de ceux qui ne voient dans le journalisme qu'un métier, une source de lucre, et qui, dans des buts de tirage, n'hésitent pas à « vendre » des mensonges.

Souvent aussi c'est inconsciemment que le journaliste est amené à dénaturer les faits qu'il rapporte, soit qu'il soit superficiellement et incomplètement informé, soit encore qu'il ait puisé à des sources malveillantes et partiales. Le tort que peuvent causer de pareilles publications n'est pas moindre que celui dérivant d'articles franchement et sciemment hostiles.

A titre d'exemple et sans aucune intention de polémique, on nous permettra de citer certain article récent de M. Hüseyin Cahid Yalçın.

Parlant du conflit franco-italien actuel, le directeur du « Yeni Sabah » faisait grief à l'Italie d'avoir « oublié » les services que la France a rendus à l'Italie durant la guerre. Pour le lecteur italien, cet article ne pouvait qu'être pénible. Et, ce qui est plus grave, il reposait sur une conception absolument erronée des faits.

Les services rendus par la France à l'Italie durant la guerre ?

Lesquels ? Nous voyons bien, par contre, ceux rendus par l'Italie à la France, dès 1914.

La seule proclamation de la neutralité italienne rendait disponible les deux divisions françaises de la frontière des Alpes. Et ce sont deux divisions qui ont décidé de la victoire à la Marne. De même, la neutralité italienne rendait impossible l'exécution du plan naval de la Triple Alliance comportant une action foudroyante des forces légères des trois puissances — croiseurs italiens et austro-hongrois conduits par le Goeben — contre les transports ramenant d'Algérie les forces du IX^{ème} corps français. D'autre part, si, pendant la guerre même il y a eu des régiments français ou anglais sur le front italien afin de symboliser la solidarité d'armes des armées alliées, il y a eu aussi des Italiens, le célèbre corps d'armée du général Albrici en France ; ce sont eux notamment qui ont emporté les imprenables positions du Chemin des Dames. Enfin, il est historiquement démontré qu'au lendemain de Caporetto, au moment où les premiers renforts français et anglais entrèrent en ligne, le front italien était déjà complètement stabilisé sur la Piave et que ce résultat décisif avait été obtenu sans le secours d'aucun contingent étranger.

Ces faits sont connus aujourd'hui de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire. Seule certaine presse française feint de les ignorer pour les besoins de sa cause. Et c'est apparemment à cette presse partielle, à la fois juge et partie en l'occurrence, que le rédacteur en chef du « Yeni Sabah » a emprunté ses renseignements.

Aussi bien n'avons-nous cité ce cas que pour illustrer les dangers de la profession de journaliste, aussi importante par les services qu'elle peut et doit rendre qu'écrasante par les responsabilités qu'elle comporte.

G. PRIMI

Le voyage du Président de la République

D'Inebolu le Chef de l'Etat se rendra à Zonguldak

Kastamonu, 8 (A.A.) - Le Président de la République, İsmet İnönü est parti à 8 h. pour Taşköprü où il est resté jusqu'à midi.

Dans l'après-midi le Président de la République n'a pas quitté Kastamonu.

A BOYABAD

Boyabad, 8 - C'est avec une grande joie que la population a appris que le Président de la République visitera la région. M. İsmet İnönü est attendu avec impatience. Des arcs de triomphe ont été dressés et la ville est pavée.

A INEBOLU

Inebolu, 8 - La nouvelle de la visite

de M. İsmet İnönü à Inebolu le 10 courant a suscité une grande joie parmi la population. Des villageois ont commencé dès à présent à arriver des environs. On attend le président de la République et l'on fait des préparatifs pour l'accueillir.

Le yacht présidentiel Savarona a appareillé hier de Bebek pour se rendre à la disposition du Président de la République à Inebolu et le conduire à Zonguldak. On croit toutefois qu'en raison de la tempête en Mer Noire le voyage du Président se fera par voie de terre.

Les pauvres d'esprit

Depuis un certain temps, quand on parle de la France, on songe à l'anarchie. Si la démocratie n'existait qu'en France, elle n'aurait plus conservé un seul partisan dans le monde entier. Heureusement qu'un peu plus loin, il y a l'Angleterre, et plus loin encore les États-Unis.

Il faut que dans chaque pays l'éducation et le sentiment du devoir et de la responsabilité se développent en même temps que les libertés politiques. Un jour un dictateur avait dit, avec envie : « Chaque individu en Angleterre, est une parcelle de l'Etat ! » On dit que les Français s'unissent tout de suite en présence du danger. Mais est-ce là une raison pour se disperser lorsqu'il n'y a pas de danger et négliger les devoirs de la paix ? Car la guerre elle-même n'est, en somme, qu'un de ces devoirs...

Or, un des facteurs qui donnent à la France cet aspect de détresse doit être recherché dans sa presse, dans sa presse à grand tirage en particulier. La plupart des journaux dont il s'agit paraissent à Paris et plus leur tirage augmente, plus ils font baisser la dignité de la France. Ils se livrent à des publications telles, sous l'influence de rancunes personnelles, dans un but d'intérêt ou simplement pour le plaisir, que l'on en est stupéfait ; ces publications qui font perdre, tous les jours à la France un ami, ne servent à rien, sinon aux intérêts d'aventuriers politiques.

Par exemple tout récemment, un journal, dit à grand tirage, a publié consécutivement une série de reportages sur la Turquie. Ils étaient signés et datés d'Ankara. Et ils étaient faux d'un bout à l'autre !... Nous avons cherché personnellement qui était ce rédacteur et où il avait puisé ses informations. Voici les faits : Ce

journaliste était venu à Istanbul le 11 novembre dernier et il y était reparti le lendemain pour Athènes. Quels rapports ce misérable négociant en mensonges avait-il pu avoir avec la Turquie et les Turcs ? Aucun... A l'époque, la plupart des journaux et des revues de France avaient participé à notre deuil. Si les journaux turcs ignoraient les sentiments et les idées des journaux français, s'ils avaient rempli leurs colonnes de publications hostiles à la France, une nouvelle crise de nervosité eût éclaté entre les deux pays. Mais nous nous sommes débarrassés de la maladie qui consiste à prendre toujours au sérieux de pareils individus qui font du tort à la France.

Et on ne peut s'empêcher de se demander, pour le compte de la France elle-même : comment se peut-il que le sens de la responsabilité à l'égard de leur pays comme à l'égard de la vérité elle-même, de gens qui, dans certains cas, ont même été admis à l'Académie, puisse baisser à ce point ? Il est hors de doute que ses propres fils font à la France plus de tort que ses pires ennemis. Considérant que l'honneur historique de défendre le prestige des libertés lui revient, elle se rabaisse elle-même et par ces terribles exemples elle renforce elle-même l'idéologie et les rangs des régimes de violence.

Un second point que nous proposerons, pour notre part, c'est de ne pas autoriser la vente en Turquie de journaux qui se livrent à de telles publications et de ne pas leur accorder une prime en devises. Le Journal dont nous parlons a une vente de 2.000 numéros en Turquie : à sa place laissons le champ libre à des publications plus profitables.

F. R. ATAY

Le rachat des sociétés concessionnaires et d'utilité publique

LES NEGOCIATIONS AVEC LA STÉ DES TRAMWAYS

Ankara, 8 (A.A.) - Les représentants de la Société des Tramways d'Istanbul, Société que le ministre des Travaux publics a décidé de racheter, sont entrés en contact avec le ministère auquel ils ont remis un memorandum qui ne peut être considéré comme une proposition acceptable. En réponse, le ministère a remis à son tour aux représentants de la Société, un memorandum faisant connaître son avis relatif aux conditions de rachat et notamment sur le compte installations.

Suivant nos informations, les représentants de la Société, en présence des propositions claires et positives du gouvernement quant aux conditions du rachat, ont annoncé qu'ils désiraient demander des instructions au siège central, à Bruxelles. Parmi les sociétés que le gouvernement a l'intention de racheter se trouvent, selon nos informations, en dehors de celles des Tramways, du Tunnel et du Gaz d'Istanbul, les entreprises suivantes : Société d'Electricité et des Tramways d'Izmir, Société d'Eaux d'Izmir, Société d'Electricité de Brousse et enfin les Sociétés d'Electricité dans les villes ci-après : Edirne, Tekirdag, Balıkesir, Gaziantep et Mersin.

Le ministère des Travaux publics qui a annoncé à ces Sociétés son intention de leur rachat, a reçu de leur part, une réponse de principe favorable. Des négociations vont être en conséquence entamées sous peu à ce sujet.

L'entrée en Turquie des « Unifiés »

Ankara, 8 (A.A.) - Nous apprenons que le gouvernement vient d'autoriser l'entrée en Turquie des Unifiés turcs par l'intermédiaire de la Caisse d'amortissement en quantités limitées et contre devises.

Le mausolée d'Atatürk

Ankara, 9 (Du Kurun) : La commission présidée par le sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, M. Kemal Gedeleş, chargée de déterminer l'emplacement et la forme du mausolée d'Atatürk, continue ses travaux. Elle a décidé de consulter des spécialistes. MM. Bruno Taut et Belling, de l'Académie des Beaux-Arts, le prof. Len, du ministère des Travaux publics, les Prof. Prost et Jansen, constitueront, à effet, une commission consultative. A cette occasion, MM. Taut et Belling sont déjà arrivés en notre ville.

La commission consultative se réunira dans le courant de la semaine prochaine.

LE DEVELOPEMENT DE NOTRE RESEAU FERRE

Vers les frontières de l'Iran et de l'Irak

Ankara, 8 (A.A.) - Les travaux concernant la construction de la voie ferrée jusqu'au 131^{er} kilomètre à partir de Diyarbakir en direction de la frontière de l'Iran et de l'Irak, sont activement poussés. Sur ce trajet, la construction des grands et importants ponts est en voie de complet achèvement et la pose des rails commencera sous peu.

Entre le 131^{er} et le 160^{er} kilomètres les préparatifs techniques sont achevés et les adjudications relatives à ce tronçon vont être annoncées prochainement.

A partir de la station de Reşan au 170^{er} kilomètre la voie ferrée se partagera en deux branches dont l'une se dirigera vers la frontière de l'Iran par Tunc et Van, et l'autre vers la frontière de l'Irak en suivant la rivière Pasur, une partie du Tigre en passant par Cizre.

Les travaux topographiques de cette branche sont achevés et il ne reste plus qu'à fixer le tracé définitif de la ligne sur la carte.

Quant à la première branche en direction de la frontière de l'Iran, les cartes y relatives se trouvent achevées pour le trajet jusqu'à Duhan à 40 kilomètres au sud de Bitlis.

Après le voyage de M. von Ribbentrop à Paris Le texte de la déclaration franco-allemande avait été communiqué au Duce à la fin d'octobre

L'illusion que l'« axe » pût subir une féure était piteuse

Paris, 8 (A.A.) - Pour le départ de M. Von Ribbentrop, la gare des Invalides avait reçu la même décoration que lors de l'arrivée du ministre du Reich. A huit heures et trente, de nombreuses personnalités du monde diplomatique étaient venues saluer le ministre à son départ. A neuf heures, mesdames Von Ribbentrop et Bonnet, puis MM. Bonnet et Von Ribbentrop, suivis du cortège officiel, descendirent au quai où une dame remit des roses rouges à Mme Von Ribbentrop. Après avoir salué les personnalités présentes dont M. Guariglia, ambassadeur d'Italie, M. Alexis Léger, M. Loze, chef du protocole, le ministre des affaires étrangères du Reich et sa femme montent dans un train spécial composé de cinq wagons qui les conduira jusqu'à Compiegne sans arrêt, puis à Berlin. Le train s'ébranla à 9 h. 10. Le comte Weizsäcker, ambassadeur d'Allemagne, accompagne la délégation allemande jusqu'à la frontière.

Berlin, 8 (A.A.) - M. Von Ribbentrop rentrant en Allemagne de sa visite à Paris est arrivé à la frontière.

Il a adressé à M. Daladier et à M. Bonnet un télégramme dans lequel il se félicite de la conclusion de la déclaration signée à Paris dans l'esprit de l'accord de Munich et d'avoir pu travailler à Paris pour le rapprochement des deux peuples.

UNE NOTE DE L'INFORMAZIONE DIPLOMATICA

Rome, 8 (A.A.) - L'Agence Stefani communique : L'Informazione Diplomatica publie la note suivante :

Dans les milieux responsables romains, la signature de la déclaration franco-allemande, à Paris, a été accueillie avec pleine compréhension des causes qui l'ont inspirée et avec une nette faveur, car elle apporte une clarification considérable dans les rapports entre les deux puissances intéressées.

Il n'y a aucune surprise du côté italien, car le texte de cette déclaration a été communiqué par M. von Ribbentrop au Duce à la fin d'octobre, et le Duce fut d'avis qu'une déclaration comme celle signée à Paris serait utile aux fins de la paix.

D'autre part, le Führer déclara plusieurs fois, dans des occasions solennelles et sur un ton précis, qu'il considérait l'époque de divergences territoriales entre l'Allemagne et la France comme close et les frontières qui séparent actuellement les deux pays, comme définitives.

On a dit plusieurs fois que cette puissante construction politique d'un genre sans précédent qui s'appelle l'axe Rome-Berlin n'est pas un diaphragme. Voilà pourquoi l'Italie a suivi avec sympathie le voyage de von Ribbentrop à Paris et le début de meilleures relations entre la France et l'Allemagne tout comme l'Allemagne a salué avec une sincère faveur les accords qui rétablissent en Méditerranée des rapports de bon-voisinage entre la Grande-Bretagne et l'Italie.

On sait que bien qu'elle ne croit pas à la paix perpétuelle et à la cristallisation éternelle des situations ou des intérêts spéciaux, l'Italie donne son adhésion cordiale à tout ce qui peut rapprocher les peuples.

Cependant, c'est avec regret que les milieux responsables romains sont obligés de constater que la politique de M. Bonnet rencontre de violentes hostilités dans trop de sphères françaises qui ne savent pas se débarrasser des résidus de l'esprit de Versailles et voudraient y ramener l'histoire, ce qui est absurde. Il se peut que certains milieux français aient eu l'illusion que la déclaration de Paris puisse produire une féure quelconque dans l'axe mais cette illusion était vraiment piteuse et pouvait naître seulement dans le cerveau de ceux qui ne connaissent pas encore le développement naturel de la politique de l'axe qui unit les deux Etats, les deux peuples, les deux révolutions.

...ET UN ARTICLE

DU VOLKISCHER BEOBACHTER
Brin, 8 (A.A.) - Le Volkischer Beobachter souligne le passage de la déclara-

tion franco-allemande selon lequel le resserrement des relations entre les deux pays sera fait « sous réserve des relations spéciales avec les tierces puissances ».

Le journal déclare notamment : Il faut souligner cette constatation parce qu'il y a certains milieux anglais et français qui veulent croire que l'entente franco-allemande amènera un refroidissement à l'amitié germano-italienne. Ce sont là de pures fantaisies. L'axe Rome-Berlin n'est pas une construction artificielle, bier, au contraire, elle repose sur une large quantité d'intérêts communs et elle constitue le point cardinal de notre politique extérieure. L'existence de deux blocs de puissances n'exclut pas du tout l'entente mutuelle de partenaires appartenant à deux blocs différents. C'est justement l'axe Berlin-Rome qui a prouvé d'être l'élément compétent pour le maintien de la paix de l'Europe. Si l'Allemagne et l'Italie essayent de liquider leurs litiges avec la France et l'Angleterre, elles sont loin de renoncer à leurs principes et de séparer leur puissance unie pour des avantages passagers.

Les manifestations à Tunis

Le consul d'Italie déclare que les Italiens prendront des mesures de légitime défense si la police se révèle impuissante à les protéger

Rome, 9. - Au sujet des incidents d'avant-hier à Tunis, on précise que dès le début de l'agression contre le consul général d'Italie, le consul général s'est mis immédiatement en contact avec la police. Celle-ci n'est arrivée toutefois sur les lieux qu'avec un grand retard.

Après l'incident quelques centaines d'Italiens sont accourus au consulat. Le consul général leur a parlé brièvement pour les inviter au calme. Il leur a communiqué qu'il allait se rendre le lendemain (c'est-à-dire hier) chez le Résident Général pour lui annoncer que si les violences ne cessaient pas les Italiens de Tunis, tout en s'abstenant de toute provocation, passeraient à la légitime défense. Les déclarations du consul général ont été accueillies par le chant de « Giovinezza ».

LES INCIDENTS D'HIER

Hier matin également, des groupes assez clairs de manifestants sont apparus devant le consulat général d'Italie. La police a dispersé le cortège.

Immédiatement après des centaines d'Italiens se réunirent devant le consulat en chantant « Giovinezza ». La police les a chargés avec violence et a opéré une dizaine d'arrestations. Parmi les personnes appréhendées se trouvent le président de la section locale des anciens combattants et le président de la section sportive italienne.

LA VERSION FRANÇAISE

Tunis, 9 (A.A.) - Le consul général d'Italie M. Silimbanı accompagné du consul d'Italie M. Zanza s'est entretenu ce matin avec M. Labonne.

On croit que M. Silimbanı a demandé à M. Labonne de renforcer les mesures afin de prévenir les manifestations anti-italiennes.

On souligne que le service d'ordre se déploie jour et nuit dans toute la ville, surtout devant les magasins et entreprises italiens pour maintenir l'ordre. On fait remarquer en outre qu'en dehors de quelques vitrines brisées et de quelques arrestations parmi les contre-manifestants italiens et les manifestants français, il n'y eût pas à enregistrer un in-

LES TROUBLES EN PALESTINE

Un avion abattu par les Arabes

Le Caire, 9 (A.A.) - On mande de la Palestine que de nombreuses maisons ont été dynamitées à Ramallah. Des combats de rues acharnés se sont produits dans cette ville.

La voie ferrée Jérusalem-Lydda a été détruite. Un avion militaire a été abattu par les Arabes près de Soba, à l'ouest de Jérusalem. Le village a été cerné et de nombreux habitants arrêtés.

Londres, 9 - Hier, une bombe a éclaté dans un garage, provoquant une échauffourée. Un employé du garage a été tué ; deux Arabes ont été arrêtés.

Les Arabes ont tenté de brûler un pont entre Haïta et Tel Aviv en disposant, au dessous, 6 tonnes de goudron.

Une bande, qui attaqua un convoi de camions, a été dispersée par une auto-bombée qui précéda le convoi.

Par suite de la fréquence des attaques contre les routes et les voies ferrées, le commandant militaire de Jatta a annoncé qu'il ferait fermer le port dans le cas où ces agressions continueraient.

UN CONGRES ARABE A LA MECQUE

Damas, 9 (A.A.) - On apprend que les milieux arabes qui travaillent pour la Palestine ont négocié, avec le roi Ibn Séoud, afin de convoquer un congrès panarabe à La Mecque durant la période de pèlerinage, c'est à dire au début de février, pour trancher la question de l'appui à donner aux Arabes de la Palestine par le monde.

MANIFESTATIONS EN FRANCE

Paris, 8. - Des cortèges de manifestants anti-italiens ont eu lieu à Toulouse et à Strasbourg. A Toulouse notamment des cris hostiles ont été poussés devant le consulat d'Italie.

L'OPINION DE L'ORGANE OFFICIEL NATIONAL-SOCIALISTE

Berlin, 8. - Le « Volkischer Beobachter » relève que durant les manifestations qui ont continué à se dérouler à Tunis on n'a même pas respecté les insignes de la souveraineté étrangère et que la police n'a pas empêché les manifestants de se livrer à toute sorte d'excès. Elle a arrêté, non les inspirateurs de ces manifestations, mais les Italiens qui étaient victimes de leurs agressions, quoique à Rome on eût interdit toute manifestation pourtant légitime, devant l'ambassade de France.

L'EMOTION A TRIPOLI

Tripoli, 8. - L'émotion à Tripoli, par suite des incidents de Tunisie, est très vive. Les jeunes étudiants ont organisé un cortège et chanté des chants patriotiques. La foule s'est jointe à eux, Italiens et indigènes et a convergé sur la place du château où le Duce a été longuement acclamé.

M. HITLER A KIEL

Kiel, 60 (A.A.) - M. Hitler est arrivé à midi par train spécial à Kiel pour assister au lancement du premier porte-avions allemand. Il s'est embarqué ensuite, avec le maréchal Goering et plusieurs autres personnalités dirigeantes, à bord du yacht Nixe et est parti pour les chantiers maritimes où eut lieu le lancement du porte-avions baptisé Graf Zeppelin.

Le débat au Palais Bourbon

Paris, 9 - On prévoit que le débat sur la politique étrangère entamé hier au Palais Bourbon sera clos ce soir entre 11 heures et minuit.

LA REINE MARIE DE YOUgoslavie A LONDRES

Londres, 9 (A.A.) - La reine Marie de Yougoslavie arriva hier soir à Londres.

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

Nos affaires d'impression et de publications

M. Asim Us rappelle, dans le *kurun* que la Grande Assemblée a voté en 1934 une loi sur « les affaires d'impression et de publications ».

La nouvelle loi est entrée en vigueur en juillet de la même année. Depuis, M. Selim Ruynet qui avait assumé la direction des services à Istanbul, a publié régulièrement, tous les six mois, une bibliographie de Turquie. En outre, il a élaboré un relevé de tous les ouvrages, avec les noms de leurs auteurs qui ont paru en Turquie en 1938, soit depuis l'introduction de l'imprimerie chez nous, en 1728, jusqu'à la proclamation de l'Anatolie, en 1939. Ce travail, qui constituera un précieux document sur la façon dont le mouvement de l'Anatolie a été préparé chez nous, paraîtra le mois prochain.

Or, savez-vous quel est le total de ces ouvrages parus dans les 110 années qui précèdent le 1934 ? Un peu plus de 500, c'est à dire à peine 5 par an.

D'autre part, durant l'ère républicaine, la période de la réforme des caractères d'imprimerie est considérée comme celle qui a été caractérisée par la plus grande disette de publications. Néanmoins, ainsi que l'a établie la « direction des affaires d'impression », pendant les dix années qui se sont écoulées depuis 1928 jusqu'à décembre 1938, le nombre des ouvrages publiés a été de plus de 12.000 dont 5.700 par les départements officiels et le reste dus à l'initiative privée. La moyenne est donc de plus de 1.000 ouvrages par an.

Il faut enregistrer avec une grande satisfaction les résultats de cette comparaison. Le nombre des publications est le critérium le plus sûr pour juger le degré de vie civilisée d'un pays.

La Municipalité et la population

M. Hüseyin Cahid Yağın constate, dans le *Yeni Sabah* que le nouveau Vali et président de la Municipalité a été reçu non seulement avec beaucoup de joie et d'espoirs par la population d'Istanbul, mais aussi avec beaucoup de sympathie et de confiance.

La première condition indispensable pour des succès futurs, un Vali au courant de son service, actif, est donc renaître.

Istanbul est une ville qui exige beaucoup d'efforts ; sa population attend et demande beaucoup de choses. Et la tâche à réaliser est réellement difficile. C'est parce que nous le savons et nous l'apprécions que nous considérons de notre devoir de faire tout ce qui dépendra de nous, chacun pour notre part, en vue de faciliter l'accomplissement de l'œuvre à réaliser. Une collaboration sincère, basée sur la confiance réciproque s'impose. Et nous espérons avoir le bonheur d'assister aux heureux fruits d'un travail harmonieux de ce genre.

L'hon. Lütfi Kirdar rencontre partout des desiderata divers qui lui sont adressés. La population d'Istanbul qui bruite de déverser le trop plein de son cœur, a profité de l'occasion qui lui était offerte pour sepancher ; la presse s'est mise à l'œuvre ; les publications au sujet des lacunes de la ville se sont multipliées.

Parmi tout ce que l'on dit, il y a des choses justes et d'autres qui le sont moins, des choses réalisables et de pures chimères, des choses qui pourraient être réalisées aujourd'hui et d'autres qui exigeraient beaucoup de temps et beaucoup d'argent. Pour nous, nous nous bornerons à indiquer à notre nouveau Vali quelques points de principe sans vouloir le moins

du monde lui donner des leçons ou intervenir dans son activité.

Il y a un point dans nos affaires municipales qui n'a jamais été réglé. La Municipalité se plaint de l'insuffisance de ses ressources ; elle objecte qu'elle ne dispose pas de recettes suffisantes pour réaliser les desirs de la population. Aucune personne de bon sens ne saurait critiquer la Municipalité pour n'avoir pas réalisé ce qu'elle était dans l'impossibilité matérielle de faire. Pour la reconstruction d'Istanbul de façon essentielle, une aide extraordinaire est indispensable ; chacun est d'accord avec la Municipalité pour reconnaître qu'il faudra à cet égard une source de revenus.

Mais ce qui énerve le public c'est de voir que l'on néglige des choses qui n'exigent pas d'argent — par exemple que l'on ne répare pas ou que l'on répare mal la chaussée quand on l'a éventrée pour réparer les conduites du gaz d'éclairage ou de l'eau.

Quant à la question du budget municipal, nous avions la conviction de payer beaucoup d'impôts et de redevances municipales. Est-ce réellement que nous payons peu ou que ce que nous payons est gaspillé ? Nous voyons, en effet, beaucoup de villes beaucoup moins peuplées que la nôtre, même les capitales balkaniques voisines, où les affaires éditaires sont mieux réglées qu'à Istanbul.

La population d'Istanbul demeure étrangère à l'administration de la ville, c'est à dire de sa propre maison. Il faut céder une fusion amicale entre la population et la Municipalité.

L'hon. Lütfi Kirdar aura trouvé le secret du succès s'il parvient à fonder cette confiance et cette affection réciproques.

Des écoles

En marge du voyage du Président de la République, M. Yunus Nadi constate dans le *Cümhuriyet* et la République, que, partout à son passage, le peuple lui a demandé des écoles :

Chez nous, on demande partout des écoles secondaires — ou, pour être plus exact, des écoles primaires supérieures — parce que les études primaires ne suffisent pas dans la vie et surtout dans la vie du fonctionnaire. Les fonctions publiques assurent maintenant à ceux qui les accomplissent un gain supérieur à celui que procurent les carrières agricole ou commerciale locales. Il n'y a rien à dire là-dessus car le citoyen a le droit, lorsqu'il le peut, de chercher à se faire fonctionnaire.

Mais on ne doit pas oublier que l'unique but de l'Instruction publique n'est pas de former des fonctionnaires.

Non, le but de l'Instruction publique républicaine dans la Turquie Nouvelle, est de former des citoyens conscients, au caractère solides, pleins d'initiatives expérimentées possédant des idées précises sur la vie intérieure et extérieure du pays.

Il s'agit de concentrer l'Instruction sur ce point, notamment en cette ère difficile où les relations internationales sont compliquées à souhait : il nous faut une génération forte et solide. Le fait d'accorder à la culture physique une importance au moins égale à l'Instruction proprement dite, constitue une entreprise d'importance digne de constituer une de nos préoccupations primordiales.

Il y a, pour nos écoles, des programmes qui assurent l'Instruction dans tous ses degrés. Et ces programmes sont appliqués. Il est un autre programme qui devrait être également appliqué pour assurer l'hygiène et la culture physique sans jamais rien omettre de tout ce qu'elles exigent. Cela ne fait rien, formons une génération non pas trop savante, mais, à coup sûr, forte, solide et résistante.

LA VIE LOCALE

COLONIES ETRANGERES A LA MEMOIRE DES SOLDATS HELLENES

Il est rappelé que le service annuel à la mémoire des soldats hellènes aura lieu ce dimanche, 11 crt., à 11 heures, au Cimetière catholique-latin de Feriköy.

LA MUNICIPALITE

LE MUSEE DE LA REVOLUTION

Le Dr. Lütfi Kirdar, le nouveau vali et gouverneur de la Municipalité, continue à appliquer l'excellente méthode des constatations et du contrôle directs. Au cours d'une inspection qu'il a faite sur la place de Bayazit II a ordonné la démolition des papeteries et autres qui masquent l'ancien « medrese » affecté comme musée de la Révolution et enlaidissent la place. Le directeur des services techniques a reçu l'ordre de faire la nécessaire à ce propos. D'ailleurs la démolition de ces boutiques est prévue par le plan de développement d'Istanbul élaboré par l'urbaniste M. Prost. Cette partie du plan sera donc appliquée tout de suite. Les bureaux du cadastre et du fisc fixeront la valeur de ces constructions et le montant de l'indemnité d'expropriation devant être versé.

La veille le nouveau vali avait donné des ordres en vue du renforcement des équipes affectées aux travaux de démolition sur la place d'Eminönü et il a tenu en contrôler lui-même l'application. DIEU LUI DONNE LA FORCE !

M. Bühran Cahit écrit sous ce titre dans le « Son Telegraf » :

Si le vali, président de la Municipalité et président de la filiale d'Istanbul du Parti du Peuple, après avoir lu tout ce que les quotidiens ont publié à son égard, tous les jours, depuis son entrée en fonctions, a trouvé encore le temps de consacrer une heure par jour à chacune de ses trois fonctions, nous lui disons un grand bravo.

Les besoins d'Istanbul sont nombreux. Mais nous ne savons guère si par nos enquêtes, par la publication de colonnes entières de vœux nous faisons du bien ou du mal à notre nouveau vali. Une pareille avalanche de desiderata risque à tout le moins de le décourager. Je crois que le Dr. Lütfi Kirdar serait plus content si, au lieu de publier des listes de nos besoins, nous lui laissions le temps de remédier à ceux qu'il connaît.

Mais s'il est satisfait de nos publications, alors il ne nous reste plus qu'un souhait à formuler :

— Dieu lui donne de la force !

La comédie aux cent actes divers...

LE CIMENTIER

Enver est ouvrier dans une fabrique de ciment. Le métier est dur. La poussière fine qui s'élève des sacs que l'on charge dans les wagonnets forme une couche pâteuse dans le palais. Enver avait jugé que le moyen le meilleur de s'en débarrasser était de se gargariser... de raki. Il en prit donc l'autre jour une dose copieuse, dans une taverne de Beyoğlu. Et pour achever sans doute de se décharger les bronches — toujours cette maudite poudre de ciment ! — il se mit à chanter et à crier à tue tête, dans les rues.

Conclusion, on l'arrêta. Et avant de le déférer au tribunal des flagrants délits on l'envoya à la section de la médecine légale.

Le Dr. Enver Kenan qui dirige cet important service est un homme fort occupé. Les « clients » ne manquent jamais. Il était précisément en train d'examiner un cas particulièrement intéressant. Enver dut attendre son tour dans le corridor. A un moment donné, profitant d'un instant d'inattention de l'agent qui lui servait d'ange gardien, il se faufila silencieusement à travers le corridor jusqu'à la grande baie du fond qu'il ouvrit sans bruit. On accourut au moment précis où il allait se jeter dans le vide. On eut beaucoup de peine à le retenir. Et le bonhomme, si silencieux la minute avant, se reprit à crier comme un fou.

Le Dr. Kenan a délivré un rapport d'ivresse.

CONFITURES

La dame Aliye demeurant à Bakirköy a plusieurs enfants adoptifs. Ceux-ci lui demandèrent l'autre jour de la confiture. Aliye refusa. Alors l'un des enfants, Vehbi, la battit si violemment que les voisins accoururent. Vehbi a été déféré devant le tribunal. On l'a con-

LE NOUVEL ADJOINT DU PRESIDENT DE LA MUNICIPALITE

Le nouvel adjoint du président de la Municipalité d'Istanbul, M. Lütfi Aksoy ci-devant « Kaymakam » de Çankaya, a pris possession hier matin de sa charge. Il avait été précédemment « Kaymakam » d'Üsküdar où il avait déployé une très remarquable activité.

On sait que M. Ekrem Sevençan, ex-adjoint du Président de la Municipalité a été nommé « Kaymakam » de Bodrum.

LA PROPRIETE DE LA VILLE

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'importance particulière que le nouveau vali, le Dr. Lütfi Kirdar attache à la propriété de la ville. Il a chargé le Dr. Remzi, l'un des médecins attachés à la direction des affaires sanitaires de la Municipalité de contrôler plus spécialement les services de la voirie.

UNE PRECAUTION ELEMENTAIRE

Il est interdit par des dispositions formelles des règlements municipaux de vendre à découvert des denrées et en général tout ce qui se mange sans être lavé ni cuit. Mais ces dispositions ne sont pas toujours respectées. Une inspection soudaine effectuée avant-hier matin à cet égard a amené la découverte de plus de 200 marchands ambulants de « simit » et autres qui vendaient leur marchandise sans aucune vitre pour les protéger contre la poussière et les impuretés. On a saisi tous ces articles séance tenante.

LES ARTISANS ET

LEURS APPRENTIS

On sait qu'il a été décidé d'imposer aux artisans qui exercent de vieux arts nationaux qui risquent de s'éteindre l'obligation de former au moins un apprenti. Les intéressés sont fort sceptiques quant à l'efficacité de cette mesure.

Alors disent-ils en substance, qu'il y a aujourd'hui tant de métiers qui permettent aux jeunes gens de gagner aisément leur vie quel est celui d'entre eux qui consentira à s'enfermer dans une boutique étroite pour 10 ou 15 piastres de salaire quotidien afin d'apprendre une profession difficile et peu lucrative ? Plutôt que de tenir responsables les vieux artisans de n'avoir pas formé des émules ne serait-il pas plus logique, et pratiquement plus efficace, de chercher à remettre en honneur les vieux arts délicats tombés en désuétude, de leur retrouver un public d'acheteurs et d'amateurs ? Les professions redevenues lucratives trouveraient aussitôt des jeunes gens désireux de les apprendre.

La République veut parler d'une manœuvre interne. L'Italie s'apercevrait du formidable Etat qui croît au nord de Venise : retour du cauchemar de la Maison de Savoie au XIXe siècle. Pour se renforcer, le régime voudrait donner une satisfaction au sentiment populaire. Manœuvre évidente qui se rattache à l'insidieuse politique française contre l'axe Rome-Berlin en tentant la panique et la jalousie contre l'Allemagne de Hitler. Manœuvre qui échoue avant même de naître. La Grande-Allemagne n'est pas seulement aux frontières de l'Italie mais aussi aux frontières de la France, à proximité d'un territoire qui est sous la souveraineté française mais est peuplé par 3 millions et demi d'Allemands et est riche en minerais de fer et de potasse. Cela n'empêchera pas la France de signer un accord de bon voisinage avec l'Allemagne.

Or, entre l'Allemagne et l'Italie il n'y a pas que le bon voisinage. Il y a l'affinité des régimes et des idéaux, la communauté des dangers à repousser et des droits à la parité à faire valoir envers les autres puissances. Dans ce bloc naturel, la force réciproque est une solide garantie de l'efficacité de la collaboration.

Certes, dans la politique étrangère de l'Italie également il y a une répercussion de la politique intérieure : non pas la répercussion démagogique supposée par la République et incarnée en France par l'agitation d'partis mais la répercussion humaine et vitale de la force authentique du peuple italien qui grandit en taille, par son entité numérique, par sa conscience nationale et ses droits légitimes. C'est là la force qui inspire et consacre la politique étrangère italienne dans la tutelle inflexible des droits italiens.

C'est donc une illusion volontaire que celle de l'époque qui voudrait affirmer que le comte Galeazzo Ciano « a été contraint » de répondre à Poncet et à Perin sur un ton assez atténué. Notre ministre des Affaires étrangères n'a cédé et ne cédera à aucune contrainte. Il a posé un problème : le développement dans le temps voulu avec la limpide énergie qui lui est propre, suivant les lignes que le Duce a tracées.

Mais où donc le grave *Journal des Débats* a-t-il pris que Mussolini est devenu un bon élève de Hitler à qui il emprunte tous ses procédés ? Mussolini n'est l'élève de personne. L'histoire et les événements de 20 ans parlent clair. Mussolini affronte et traite les problèmes qui résument la vie, les oeuvres et les destinées des Italiens. Ces problèmes sont, par de notables aspects, semblables à ceux de l'Allemagne, reconnus et dirigés vers leur solution par Hitler. Dans cette coïn-

Réactions inutiles

M. Virginio Gayda écrit dans le *Giornale d'Italia* du 6 courant :

Inutiles et imprudentes sont les réactions que, de la presse à la place publique, le gouvernement français organise contre le droit italien, fermement affirmé dans son discours par le ministère des Affaires étrangères, à l'inflexible protection des aspirations et des intérêts de l'Italie. Elles révèlent seulement l'incapacité de comprendre, l'obstination dans les erreurs, la volonté délibérée de refuser toute politique de clarification et de justice. Repousser, par des manifestations tumultueuses d'agitateurs, envoyés par la police contre les consulats et les institutions italiennes, les régions politiques et nationales essentielles de l'Italie, pour le seul fait qu'elles sont exprimées en principe et avant même qu'elles soient précisées dans leur substance concrète, signifie élever une barrière fatale entre l'Italie et la France et abandonner à la violence obscure une tâche qui devrait être confiée à l'intelligence et à la responsabilité méditée des gouvernements.

Les faits ordonnés à l'avance et organisés en Corse et en Tunisie contre l'Italie sont donc signalés comme une indication fatale des responsables de France. Mais on doit en être bien certain, à Paris, ils ne pourront jamais faire dévier l'Italie de l'inflexible tutelle de ses intérêts et les aider à repousser le mouvement italien et à lui opposer une barrière de raisons contraires. Elle ne parvient, par son attitude, qu'à révéler l'inconsistance de ses réactions et la misère de ses ressources.

Evidente est, parmi les officieux français, la tentative inspirée de liquider le cas rapidement et sans polémiques embarrassantes en mettant encore en avant les accords du 7 janvier 1935. Ces accords, s'ils étaient valides et actifs, devraient enlever à l'Italie tout motif de demandes nouvelles et de mécontentements fondés. C'est la voie que suivent le *Tempe* et le *Petit Parisien*. Mais les deux journaux veulent ignorer, de propos délibéré, ce que nous avons écrit concernant l'existence — sauf sur le papier — de ces accords. Précisons donc rapidement, une fois de plus les faits en attendant de les exposer plus largement le cas échéant. Les accords italo-français du 7 janvier 1935 prévoyaient la conclusion d'une convention spéciale pour le règlement de la situation des droits des Italiens de la Tunisie. Cette convention, demandée par le gouvernement français, devait être négociée au plus vite et aurait dû entrer en vigueur en même temps que les accords. Or, elle n'a jamais été négociée. Et le gouvernement français n'a même pas demandé que les négociations fussent entreprises. En conséquence on n'a jamais procédé à l'échange des ratifications des accords. Et partant on ne pourra jamais parler desdits accords comme d'une réalité existante et actuelle.

Une fois fixé, ce point diplomatique essentiel, il suffira de peu de paroles pour reconnaître la fragilité ou la mauvaise foi des autres arguments cités par la presse française.

La République veut parler d'une manœuvre interne. L'Italie s'apercevrait du formidable Etat qui croît au nord de Venise : retour du cauchemar de la Maison de Savoie au XIXe siècle. Pour se renforcer, le régime voudrait donner une satisfaction au sentiment populaire. Manœuvre évidente qui se rattache à l'insidieuse politique française contre l'axe Rome-Berlin en tentant la panique et la jalousie contre l'Allemagne de Hitler. Manœuvre qui échoue avant même de naître. La Grande-Allemagne n'est pas seulement aux frontières de l'Italie mais aussi aux frontières de la France, à proximité d'un territoire qui est sous la souveraineté française mais est peuplé par 3 millions et demi d'Allemands et est riche en minerais de fer et de potasse. Cela n'empêchera pas la France de signer un accord de bon voisinage avec l'Allemagne.

Or, entre l'Allemagne et l'Italie il n'y a pas que le bon voisinage. Il y a l'affinité des régimes et des idéaux, la communauté des dangers à repousser et des droits à la parité à faire valoir envers les autres puissances. Dans ce bloc naturel, la force réciproque est une solide garantie de l'efficacité de la collaboration.

Certes, dans la politique étrangère de l'Italie également il y a une répercussion de la politique intérieure : non pas la répercussion démagogique supposée par la République et incarnée en France par l'agitation d'partis mais la répercussion humaine et vitale de la force authentique du peuple italien qui grandit en taille, par son entité numérique, par sa conscience nationale et ses droits légitimes. C'est là la force qui inspire et consacre la politique étrangère italienne dans la tutelle inflexible des droits italiens.

C'est donc une illusion volontaire que celle de l'époque qui voudrait affirmer que le comte Galeazzo Ciano « a été contraint » de répondre à Poncet et à Perin sur un ton assez atténué. Notre ministre des Affaires étrangères n'a cédé et ne cédera à aucune contrainte. Il a posé un problème : le développement dans le temps voulu avec la limpide énergie qui lui est propre, suivant les lignes que le Duce a tracées.

Mais où donc le grave *Journal des Débats* a-t-il pris que Mussolini est devenu un bon élève de Hitler à qui il emprunte tous ses procédés ? Mussolini n'est l'élève de personne. L'histoire et les événements de 20 ans parlent clair. Mussolini affronte et traite les problèmes qui résument la vie, les oeuvres et les destinées des Italiens. Ces problèmes sont, par de notables aspects, semblables à ceux de l'Allemagne, reconnus et dirigés vers leur solution par Hitler. Dans cette coïn-

cidence réside précisément une des raisons de la rencontre et de la collaboration entre les deux chefs et leurs peuples. Le *Journal des Débats* a encore beaucoup à apprendre de l'Italie et des réalités européennes.

C'est pourquoi il faut transférer dans les fallacieuses régions de l'humorisme puéril toute cette cohorte désordonnée des journaux français qui voudraient maintenant non seulement semer l'intrigue au sein de l'axe Rome-Berlin, mais se figurer une Allemagne dressée contre l'Italie et prête à la trahir, en ce moment national pour l'Italie, après les preuves répétées de solidarité offertes, jusqu'aux éventualités extrêmes, par l'Italie à l'Allemagne. Suprême injure faite à la loyauté et à la compréhension politique de l'Allemagne précisément à la veille de la signature d'une déclaration qui parle de bon voisinage avec la France. *Paris-Midi* va jusqu'à inventer une phrase que le maréchal Goering aurait dite à Munich à une « haute personnalité française » qui n'est pas nommée : « Nous ne susciterons pas des complications avec vous pour soutenir les revendications italiennes ! » Et le *Petit-Parisien* se hasarde à écrire qu'il ne semble pas que l'Allemagne elle-même ait l'intention d'encourager les revendications territoriales italiennes d'aucun genre étant donné qu'elle ne se considère en rien débitrice de l'Italie ». Et le *Petit Bleu* qui vole par l'imagination jusqu'aux espaces sidéraux, va jusqu'à annoncer qu'un axe Londres-Paris-Berlin est en train de se dessiner et enlève beaucoup de sa valeur à l'axe Berlin-Rome.

Ces journaux et leurs amis n'ont évidemment encore rien compris à l'axe Rome-Berlin et au nouvel esprit politique dans lequel est aussi l'honnêteté — qui veut l'Italie et l'Allemagne et leurs chefs. Avec trop de désinvolture ils passent sur les paroles essentielles qui, en des moments historiques, après l'Anschluss, durant et après la crise tchécoslovaque, Hitler a adressées à la solidarité et à la collaboration politique active entre l'Italie et l'Allemagne. Ces paroles ne sont pas celles d'un quelconque chef de place d'un quartier rouge de France. Ce sont les expressions d'un très grand homme d'Etat qui résume dans son histoire celle d'une grande nation. La valeur des amitiés politiques s'élève ici à une autre sphère ; elles se trempent en un autre climat. Et les folliculaires français qui voudraient hypothéquer sur la carte l'Allemagne naziste contre l'Italie fasciste, renversent le jeu tenté en vain jusqu'ici envers l'Italie ; ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils offensent, outre l'intérêt de l'Allemagne, son honneur, avant même d'atteindre l'inflexible décision de l'Italie.

Les réactions françaises sont donc vaines. L'histoire avance vers son épilogue fatal. L'Italie et l'Allemagne, qui ont des problèmes et des destinées communs, marchent ensemble. Avec une volonté résolue quoique avec un clair esprit de responsabilité.

La moglie Santina, il figlio Pietro, le figlie Maria e Rosa, i generi A. Beghian e P. Costa, i nipotini, le famiglie P. Koyunoglu, J. Koyunoglu, E. Mussat (Pangli), J. Michelet (Pangli) ed i parenti tutti annunciano angosciati la perdita del loro amato :

ANTONIO CIALIANI

Consigliere Aggiunto della R. Ambasciata d'Italia, Cavaliere della Corona d'Italia e dell'Ordine di Giorgio I di Grecia toito all'altario dei suoi cari il giorno 6 c. m., munito dei conforti religiosi.

I funerali avranno luogo sabato, 10 Dicembre, alle ore 15, nella Chiesa Parrocchiale di San-Giovanni Crisostomo, a Taksim.

UN AVE MARIA

Istanbul, li 8 Dicembre 1938
Serve la presente di partecipazione personale. Si prega di astenersi dalle visite di condoglianza.

Pompe Funebri D. DANDORIA

Une messe solennelle de Requiem exécutée par la chorale de Ste Marie de Sakizagag, sous la direction du maestro Onnik Kurkdjian, sera célébrée ce dimanche, 11 décembre, à 9 heures 30, en l'église St. Jean Chrysostome, du Taksim, pour le repos de l'âme de notre très regretté collaborateur :

EDGAR MANASSE

UN ABORDAGE AU BOSPHORE

Hier à 19 heures une collision s'est produite au Haut-Bosphore entre le bateau-citerne « Beme », 3039 tonnes, battant pavillon panamien et un autre bateau-citerne le « Giorgio », 4887 tonnes sous pavillon italien.

Le « Beme » qui arrivait de Batoum avec une cargaison de motorine et se rendait en Méditerranée, s'était arrêté devant Büyükdere pour y subir la pratique sanitaire de transit. Par suite du fort courant, du vent qui soufflait avec violence et une fausse manœuvre du capitaine, le pétrolier panamien s'est jeté sur le « Giorgio » qui arrivait de Constantza avec une cargaison de naphhte à destination de l'Italie.

Le « Beme » a subi une forte avarie et a dû aller s'échouer sur le rivage de Büyükdere. Il a perdu une bonne partie de sa cargaison. Par contre, le « Giorgio » a pu continuer sa route et a traversé notre port à 20 h. 35. Il n'y a eu heureusement à déplorer aucun accident de vie humaine.



Marianne.— Quel est le chapeau qui m'ira le mieux ?
(Dessin de Cemal Nadir Güler à l'«Aksams».)

Dialogue au bord de la Tamise

Tafari, Benès et M. Salilor

Milan, 8 - Sous le titre « Dialogue au bord de la Tamise », le Popolo d'Italia publie un intéressant éditorial reproduisant, sous une forme dialoguée, un entretien imaginaire qui est sensé se dérouler un samedi dans l'après-midi, dans la villa de Georges Salilor, membre des Communes, de tendance plutôt libérale, entre Tafari et Benès.

L'ex-Négus et l'ex-président de la République tchécoslovaque se plaignent de la situation d'exilés dans laquelle ils se trouvent pour avoir eu confiance dans le sens des responsabilités et la fermeté d'intentions des grandes démocraties. Celles-ci se sont révélées d'une ingratitude noire et d'un cynisme farouche. Benès exprime des remords pour la part de responsabilités qu'il a eue dans sa propre ruine. Il rappelle qu'il a présidé la séance de la S. D. N. où furent décrétées les sanctions contre l'Italie.

Tafari. — Ce fut justement à ce moment là que l'on résolut de jouer le grand jeu. Il y eut un moment où j'aurais peut-être pu négocier mais mon représentant à Genève, Jéze, me fit savoir que l'Italie était aux abois, en proie à la faim et à la révolte, que l'antifascisme allait triompher et que, dans ces conditions, traiter avec l'Italie eût été commettre la trahison la plus noire envers la Ligue.

Benès. — Il m'est arrivé quelque chose de semblable. Ce fut Paris qui me conseilla de résister ; lorsque les choses se compliquèrent, on me dit de mobiliser ; la France proclamait qu'elle marcherait ; que sa signature était apposée à un traité authentique ; que faire des concessions quelconques à Hitler signifiait consacrer la victoire de la dictature, que si la France, enfin, ne marchait pas, elle se serait couverte d'une honte sans nom. Les Français faisaient savoir que si le Coq gaulois aurait chanté, le Lion britannique aurait allongé la patte ; par son rugissement, il aurait réveillé l'ours russe. Personne n'aurait hésité devant la promesse d'intervention de cette... zoologie démocratique. Mais au lieu de l'aide solennellement promise, l'Etat tchécoslovaque a été abandonné ignominieusement à sa destinée. Peut-être, sans Munich, aurait-il été complètement effacé de la carte, à l'heure actuelle...

Tafari. — Après la défaite de Mai-

Tchéou j'étais décidé à demander la paix. Mes conseillers européens ont été unanimes à me recommander de résister. Lorsque je vis que cela était impossible, ces mêmes conseillers me recommandèrent de m'enfuir, car Genève et le monde entier m'auraient aidé ensuite à remonter sur le trône. Lorsque je serai réduit aux abois, je m'adresserai, pour vivre, à la magnanimité de Mussolini. Et peut-être ne sera-ce pas inutilement.

Benès. — N'avez-vous jamais rencontré Mussolini ?

Tafari. — Oui, lors de mon voyage à Rome, en 1924. J'eus, à cette occasion, plusieurs entretiens avec le Duce, je me rappelle qu'à un certain moment, il m'a dit :

« La seule politique qu'il vous convient de faire est une politique d'amitié avec l'Italie. Si vous l'adoptez, vous trouverez en moi un ami loyal. Mais si, au contraire, vous jouez d'autres cartes, l'Italie changera à son tour le caractère de ses relations avec l'Ethiopie. Ne vous faites pas d'illusions. L'Italie aujourd'hui est grande, puissante et armée. »

Rentré à Addis-Abeba, mes conseillers français, belges, russes et suédois me déclarèrent que ce qu'on m'avait dit à Rome n'était qu'un bluff et que je pourrais, quand je le voudrais, à la tête de mes guerriers imbattables, jeter les Italiens à la mer à Massaua. Il eut beaucoup mieux valu, pour moi, suivre les conseils de Mussolini...

Benès. — J'ai connu moi aussi Mussolini avant la guerre et je l'ai rencontré aussi par la suite. Un jour, avant la fin de la guerre mondiale, il me dit : « Météz-vous de l'inflation des territoires et des populations. Ne mettez pas trop de choses dans un long sac. Ne réduisez pas l'Autriche si vous ne voulez pas partager sa fin. »

Le dialogue se termine par l'intervention de la vie. Une bataille est perdue, mais la lutte n'est pas finie.

— Vous étiez les premières victimes d'une grande guerre qui se livre actuellement dans le monde entre deux conceptions de vie. Une bataille est perdue, mais la lutte n'est pas finie.

Benès. — Elle n'est pas finie ? Alors attendons-nous à voir sous peu parmi nous Tchiang-kai-shek et Negrin !

En marge de la guerre civile en Espagne

Le mépris universel.

Les rouges sont de mauvaise humeur dérouter sur les fronts, mise en vigueur du pacte anglo-italien, rupture du Front Populaire français... Rien ne va comme ils voudraient. La guerre européenne a fait place à des perspectives de paix durable et les peuples réagissent contre le communisme. Le tableau explique assez leur mauvaise humeur. Et celle-ci se manifeste par leur mépris pour tout l'univers.

Nous lisons dans El Dia Grafico : « Dorénavant, l'Espagnol ressentira, à quelques rares exceptions près, un profond mépris pour tous les peuples bien que quelques-uns nous fassent oublier leur complicité à l'infamie dont nous sommes victimes, par le sacrifice d'un élite qui est venue nous apporter sa générosité afin de se faire pardonner la collaboration morale que leur gouver. et leur parlem. ont apportée aux agresseurs. Ni les monarchistes, ni les républicains, ni les socialistes, ni les extrémistes du pacifisme, ni les catholiques, ni les protestants ne sont exempts de l'anathème du peuple espagnol. Nous les englobons tous dans notre mépris, quoiqu'il soit logique

que nous ressentions plus de répugnance pour l'homme de gauche qui défend et maintient la non-intervention au bout de deux années de guerre, que pour l'homme de droite entraîné par l'intransigence idéologique et par la barbarie consciente qui constitue tout l'esprit des vils partis de droite, à imposer par la violence d'une force matérielle, subordonnée à ses droits et à ses caprices, sa volonté tyrannique. »

Comme on le voit, les hommes de gauche, coupables de ne pas avoir réussi à déclencher ni la guerre ni la révolution sociale sont les « favoris » par le mépris olympien des rouges...

Les rouges ont perdu toute idée de la mesure. Pour sauver quelques assassins, quelques voleurs, quelques violateurs, et quelques profanateurs de sépultures, ils voudraient voir le monde à feu et à sang et assister à une hécatombe de millions d'êtres humains... L'anti-négrinisme est un délit.

Nous lisons dans la presse de Barcelone :

« Le Comité de Barcelone du P. S. U. C. (I. C.) a publié un manifeste où il qualifie d'absurdes les nouvelles modalités du défaitisme et de la capitulation.

Comme il souffre !



Depuis 24 heures il éprouve des maux de tête intolérables.

Or, un ou deux cachets de

NEVROZIN

eussent suffi à faire disparaître, comme tranchées d'un coup de couteau, ces souffrances si pénibles.

NEVROZIN

abolit toutes les douleurs et les maux sans gêner l'estomac, sans fatiguer les reins.

Au besoin 3 cachets par jour peuvent être pris.

Une ligne jeune !

Les Gaietés et Ceintures J. Roussel soulignent et moult le corps en évitant de le serrer. Elles l'amincellent et lui laissent le souffle, en lui donnant la grâce.

Prix : Ceintures depuis 12 fr. 750. Gaietés (avec soutien-gorge) depuis 12 fr. 750.

Exclusivement chez

J. Roussel

166, Bd Haussmann - PARIS

166, Bd Haussmann - ISTANBUL

Paris : 12, Place du Tunnel - Visitez notre Magasin - ou demandez le Tarif N° 4

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Bruxelles, 9 (A.A.) — Un train de voyageurs a tamponné à Liège une grue mobile. Un des wagons fut complètement démolis ; 27 passagers sont grièvement blessés.

qui sévissent simultanément dans notre pays et au dehors et qui ont été mis en avant à la recherche de « l'homme de la situation » qui soit une garantie pour l'extérieur et qui permette de créer les conditions du compromis.

Penser au remplaçant de Negrin est une chose abominable en Espagne rouge. C'est du défaitisme, et nous savons ce que coûte le « défaitisme » : une condamnation à une foule d'années de baigne.

Les madrilènes ne souffriront plus de la faim.

El Diluvio écrit :

Les paysans de l'U. G. T. donnent 2.000 kilos de pommes de terre pour le peuple de Madrid.

Si l'on fait le calcul, on s'aperçoit qu'il en revient exactement 2 gr. à chaque habitant... Et en y comprenant la peau !...

LETTRE DE YUGOSLAVIE.

A la veille des élections législatives

Belgrade, décembre. — La Yougoslavie se trouve déjà en pleine fièvre électorale. Déjà se dessinent avec précision les conditions dans lesquelles les citoyens yougoslaves seront appelés à voter le 11 décembre prochain.

DEUX COURANTS

Dans le pays existent deux courants, dont l'un a recueilli en mettes tous les petits groupements politiques. Le premier courant qui est dirigé par le gouvernement du Dr Stoyanovich, a trace avec le discours de son chef, un programme aussi clair que resolu : l'unité nationale, la continuation de la rénovation économique et de la politique de collaboration avec tous les pays voisins et avec toutes les grandes puissances. Le deuxième courant est représenté par « le bloc de l'opposition », qui comprend l'opposition associée, dans laquelle, à la surprise de toute l'opinion publique yougoslave, a adhéré le parti national yougoslave. Au fait, l'opposition associée n'est autre chose que la coalition électorale des anciens partis politiques qui sont allés ensemble aux élections législatives de 1935. Une grande partie du parti démocratique serbe, une partie des anciens radicaux et la coalition démocrate-paysanne, composée de l'ancien parti paysan-croate du roi Karac et des deux du parti démocrate indépendant du roi Karac. Cette coalition a continué sa collaboration même après les élections du mois de mai de 1935, réclamant que la Yougoslavie doit être organisée sur une base fédérative. Avec ce bloc, l'opposition fédérative, s'est coalisée pour les élections prochaines le parti national yougoslave, qui est tout aussi ouvertement centraliste. Ces courants unitaristes se sont groupés autour des dirigeants de la dictature du 6 janvier du général Zivkovic et de Bogoljub Jetic, à cause des terribles erreurs politiques et à cause des mauvais souvenirs qu'il regrette amèrement, us se sont vu forcés d'entrer dans une « collaboration électorale technique » avec les radicaux de Macek. De ce fait, tous les groupes de ce bloc ont perdu leurs positions idéologiques et ils se trouvent devant les électeurs privés de devises électorales acceptables. Car, sans aucun doute, il n'y a pas d'habileté politique ou parasane qui d'une pareille diversité de programmes, de groupes, de personnalités et d'intérêts, pourrait sortir des devises électorales enflammées, qui en faisant appel aux sentiments intimes des hommes seraient à même de susciter l'enthousiasme pour une cause, qui pour les Serbes représente le dévouement de l'Etat, pour lequel ils ont donné au cours des dernières guerres un million de vies humaines, et qui pour les Croates représente la trahison des aspirations que les Croates autour de Macek prononcent avec tant d'obstination.

Cet état de chose a déjà provoqué ses premières conséquences. Le parti national yougoslave s'est effondré à Zagreb et il subit de graves dissensions à Belgrade et à l'intérieur du pays. Des éminents hommes politiques appartenant à ce parti donnent tous les jours des déclarations annonçant leurs décisions de quitter le parti qui a trahi sa base politique et déclarent en même temps se solidariser avec le gouvernement qui représente pour eux l'unique garant de l'inviolabilité des fondements essentiels de l'Etat. Ce processus devient chaque jour de plus en plus puissant. L'ancien président du conseil Uzunovic qui dans ce groupement occupe la place la plus éminente, a déclaré catégoriquement qu'il était adversaire de la collaboration avec les fédéralistes. Dans les milieux politiques sérieux on attend à ce qu'il souligne son point de vue avec plus d'énergie. Ce sera un coup mortel pour l'opposition.

LA BATAILLE POUR L'AVENIR DU PAYS.

La situation du gouvernement est tou-

teux.

— On ne sait jamais.

Stefano posa son essuie-main, alla s'asseoir sur son lit, courba la tête, offrant en pleine lumière son front chauve couronné de courtes boucles noires et parut s'absorber dans une profonde méditation.

Puis :

— J'ai peut-être tort de vous raconter cela, dit-il. D'autant plus qu'en juger par la façon dont vous parlez de vos affaires, vous devez être un fameux bavard. Enfin, voici : il y a une dizaine d'années, quand j'avais encore des espérances d'avenir et que je travaillais pour entrer dans la diplomatie, étant pauvre et ne recevant aucune aide de Marie-Louise j'avais, comme maintenant, pris pension dans une famille. C'était une famille à peu près comme celle-ci : un veuf avec trois ou quatre enfants. Un jour d'hiver je glissai sur du verglas et me fracturai un pied. Comme vous voyez, je n'ai jamais eu de chance avec mes jambes. Ce n'était rien de grave, mais je dus rester de longs jours sans sortir et, pour comble de malheur, je ne connaissais personne qui voudrait bien se dévouer pour me tenir compagnie. C'est ici que mon histoire commence... Stefano se tut, étrangement troublé et comme à bout de souffle ; il semblait ne pouvoir évoquer ce souvenir sans éprouver une émotion sensuelle ; un sourire à la fois ravi et convulsif s'ébauchait sur ses lèvres. Il reprit enfin : Sachez donc que parmi les enfants de cette famille il y avait une fillette de qua-

torze ans, quatorze à peine si j'ai bonne mémoire, et qui était vraiment belle. Plus que belle, étrange, singulière. Pâle, avec des yeux sombres et sérieux, un port fier et, sous ses habits d'écolière, un corps déjà très développé. Silencieuse, trop silencieuse même, trop calme. En somme il y avait en elle, au physique aussi bien qu'au moral, quelque chose de précoce, un aperçu troublant de la femme qu'elle allait devenir, qu'elle est sûrement devenue. Bref, la famille, me voyant toujours seul, la chargea de me tenir compagnie et dès lors il ne se passa pas de jours qu'elle me vint me trouver dans ma chambre. Elle y restait des heures. D'abord tout alla bien. On causait, on riait, on jouait aux dames. Mais un beau jour, tenez, vers cette heure-ci, je ne sais plus à quoi nous jouions, elle me jeta un regard de biais, par-dessus l'épaule. Dans ce regard et dans son rire, je crus deviner une coquetterie réellement consommée, presque une invite ; c'en fut assez pour que l'idée de la séduire m'entraîna dans la tête et n'en sortit plus. Au commencement, bien entendu, je tâchai de n'y plus penser ; je me disais que j'étais fou, je m'efforçais de croire à un caprice passager. Mais en attendant j'étais obsédé, je perdais le sommeil et quand elle était près de moi je souffrais comme un damné. Alors, comme il arrive souvent en pareil cas, je passai brusquement d'un extrême à l'autre.

— Pourquoi le répéterais-je ? dit Pie-

tro.

— On ne sait jamais.

Stefano posa son essuie-main, alla s'asseoir sur son lit, courba la tête, offrant en pleine lumière son front chauve couronné de courtes boucles noires et parut s'absorber dans une profonde méditation.

Puis :

— J'ai peut-être tort de vous raconter cela, dit-il. D'autant plus qu'en juger par la façon dont vous parlez de vos affaires, vous devez être un fameux bavard. Enfin, voici : il y a une dizaine d'années, quand j'avais encore des espérances d'avenir et que je travaillais pour entrer dans la diplomatie, étant pauvre et ne recevant aucune aide de Marie-Louise j'avais, comme maintenant, pris pension dans une famille. C'était une famille à peu près comme celle-ci : un veuf avec trois ou quatre enfants. Un jour d'hiver je glissai sur du verglas et me fracturai un pied. Comme vous voyez, je n'ai jamais eu de chance avec mes jambes. Ce n'était rien de grave, mais je dus rester de longs jours sans sortir et, pour comble de malheur, je ne connaissais personne qui voudrait bien se dévouer pour me tenir compagnie. C'est ici que mon histoire commence... Stefano se tut, étrangement troublé et comme à bout de souffle ; il semblait ne pouvoir évoquer ce souvenir sans éprouver une émotion sensuelle ; un sourire à la fois ravi et convulsif s'ébauchait sur ses lèvres. Il reprit enfin : Sachez donc que parmi les enfants de cette famille il y avait une fillette de qua-

torze ans, quatorze à peine si j'ai bonne mémoire, et qui était vraiment belle. Plus que belle, étrange, singulière. Pâle, avec des yeux sombres et sérieux, un port fier et, sous ses habits d'écolière, un corps déjà très développé. Silencieuse, trop silencieuse même, trop calme. En somme il y avait en elle, au physique aussi bien qu'au moral, quelque chose de précoce, un aperçu troublant de la femme qu'elle allait devenir, qu'elle est sûrement devenue. Bref, la famille, me voyant toujours seul, la chargea de me tenir compagnie et dès lors il ne se passa pas de jours qu'elle me vint me trouver dans ma chambre. Elle y restait des heures. D'abord tout alla bien. On causait, on riait, on jouait aux dames. Mais un beau jour, tenez, vers cette heure-ci, je ne sais plus à quoi nous jouions, elle me jeta un regard de biais, par-dessus l'épaule. Dans ce regard et dans son rire, je crus deviner une coquetterie réellement consommée, presque une invite ; c'en fut assez pour que l'idée de la séduire m'entraîna dans la tête et n'en sortit plus. Au commencement, bien entendu, je tâchai de n'y plus penser ; je me disais que j'étais fou, je m'efforçais de croire à un caprice passager. Mais en attendant j'étais obsédé, je perdais le sommeil et quand elle était près de moi je souffrais comme un damné. Alors, comme il arrive souvent en pareil cas, je passai brusquement d'un extrême à l'autre.

— Pourquoi le répéterais-je ? dit Pie-

tro.

— On ne sait jamais.

Stefano posa son essuie-main, alla s'asseoir sur son lit, courba la tête, offrant en pleine lumière son front chauve couronné de courtes boucles noires et parut s'absorber dans une profonde méditation.

Puis :

— J'ai peut-être tort de vous raconter cela, dit-il. D'autant plus qu'en juger par la façon dont vous parlez de vos affaires, vous devez être un fameux bavard. Enfin, voici : il y a une dizaine d'années, quand j'avais encore des espérances d'avenir et que je travaillais pour entrer dans la diplomatie, étant pauvre et ne recevant aucune aide de Marie-Louise j'avais, comme maintenant, pris pension dans une famille. C'était une famille à peu près comme celle-ci : un veuf avec trois ou quatre enfants. Un jour d'hiver je glissai sur du verglas et me fracturai un pied. Comme vous voyez, je n'ai jamais eu de chance avec mes jambes. Ce n'était rien de grave, mais je dus rester de longs jours sans sortir et, pour comble de malheur, je ne connaissais personne qui voudrait bien se dévouer pour me tenir compagnie. C'est ici que mon histoire commence... Stefano se tut, étrangement troublé et comme à bout de souffle ; il semblait ne pouvoir évoquer ce souvenir sans éprouver une émotion sensuelle ; un sourire à la fois ravi et convulsif s'ébauchait sur ses lèvres. Il reprit enfin : Sachez donc que parmi les enfants de cette famille il y avait une fillette de qua-

torze ans, quatorze à peine si j'ai bonne mémoire, et qui était vraiment belle. Plus que belle, étrange, singulière. Pâle, avec des yeux sombres et sérieux, un port fier et, sous ses habits d'écolière, un corps déjà très développé. Silencieuse, trop silencieuse même, trop calme. En somme il y avait en elle, au physique aussi bien qu'au moral, quelque chose de précoce, un aperçu troublant de la femme qu'elle allait devenir, qu'elle est sûrement devenue. Bref, la famille, me voyant toujours seul, la chargea de me tenir compagnie et dès lors il ne se passa pas de jours qu'elle me vint me trouver dans ma chambre. Elle y restait des heures. D'abord tout alla bien. On causait, on riait, on jouait aux dames. Mais un beau jour, tenez, vers cette heure-ci, je ne sais plus à quoi nous jouions, elle me jeta un regard de biais, par-dessus l'épaule. Dans ce regard et dans son rire, je crus deviner une coquetterie réellement consommée, presque une invite ; c'en fut assez pour que l'idée de la séduire m'entraîna dans la tête et n'en sortit plus. Au commencement, bien entendu, je tâchai de n'y plus penser ; je me disais que j'étais fou, je m'efforçais de croire à un caprice passager. Mais en attendant j'étais obsédé, je perdais le sommeil et quand elle était près de moi je souffrais comme un damné. Alors, comme il arrive souvent en pareil cas, je passai brusquement d'un extrême à l'autre.

— Pourquoi le répéterais-je ? dit Pie-

tro.

— On ne sait jamais.

Stefano posa son essuie-main, alla s'asseoir sur son lit, courba la tête, offrant en pleine lumière son front chauve couronné de courtes boucles noires et parut s'absorber dans une profonde méditation.

Puis :

— J'ai peut-être tort de vous raconter cela, dit-il. D'autant plus qu'en juger par la façon dont vous parlez de vos affaires, vous devez être un fameux bavard. Enfin, voici : il y a une dizaine d'années, quand j'avais encore des espérances d'avenir et que je travaillais pour entrer dans la diplomatie, étant pauvre et ne recevant aucune aide de Marie-Louise j'avais, comme maintenant, pris pension dans une famille. C'était une famille à peu près comme celle-ci : un veuf avec trois ou quatre enfants. Un jour d'hiver je glissai sur du verglas et me fracturai un pied. Comme vous voyez, je n'ai jamais eu de chance avec mes jambes. Ce n'était rien de grave, mais je dus rester de longs jours sans sortir et, pour comble de malheur, je ne connaissais personne qui voudrait bien se dévouer pour me tenir compagnie. C'est ici que mon histoire commence... Stefano se tut, étrangement troublé et comme à bout de souffle ; il semblait ne pouvoir évoquer ce souvenir sans éprouver une émotion sensuelle ; un sourire à la fois ravi et convulsif s'ébauchait sur ses lèvres. Il reprit enfin : Sachez donc que parmi les enfants de cette famille il y avait une fillette de qua-

torze ans, quatorze à peine si j'ai bonne mémoire, et qui était vraiment belle. Plus que belle, étrange, singulière. Pâle, avec des yeux sombres et sérieux, un port fier et, sous ses habits d'écolière, un corps déjà très développé. Silencieuse, trop silencieuse même, trop calme. En somme il y avait en elle, au physique aussi bien qu'au moral, quelque chose de précoce, un aperçu troublant de la femme qu'elle allait devenir, qu'elle est sûrement devenue. Bref, la famille, me voyant toujours seul, la chargea de me tenir compagnie et dès lors il ne se passa pas de jours qu'elle me vint me trouver dans ma chambre. Elle y restait des heures. D'abord tout alla bien. On causait, on riait, on jouait aux dames. Mais un beau jour, tenez, vers cette heure-ci, je ne sais plus à quoi nous jouions, elle me jeta un regard de biais, par-dessus l'épaule. Dans ce regard et dans son rire, je crus deviner une coquetterie réellement consommée, presque une invite ; c'en fut assez pour que l'idée de la séduire m'entraîna dans la tête et n'en sortit plus. Au commencement, bien entendu, je tâchai de n'y plus penser ; je me disais que j'étais fou, je m'efforçais de croire à un caprice passager. Mais en attendant j'étais obsédé, je perdais le sommeil et quand elle était près de moi je souffrais comme un damné. Alors, comme il arrive souvent en pareil cas, je passai brusquement d'un extrême à l'autre.

— Pourquoi le répéterais-je ? dit Pie-

tro.

— On ne sait jamais.

Stefano posa son essuie-main, alla s'asseoir sur son lit, courba la tête, offrant en pleine lumière son front chauve couronné de courtes boucles noires et parut s'absorber dans une profonde méditation.

Puis :

— J'ai peut-être tort de vous raconter cela, dit-il. D'autant plus qu'en juger par la façon dont vous parlez de vos affaires, vous devez être un fameux bavard. Enfin, voici : il y a une dizaine d'années, quand j'avais encore des espérances d'avenir et que je travaillais pour entrer dans la diplomatie, étant pauvre et ne recevant aucune aide de Marie-Louise j'avais, comme maintenant, pris pension dans une famille. C'était une famille à peu près comme celle-ci : un veuf avec trois ou quatre enfants. Un jour d'hiver je glissai sur du verglas et me fracturai un pied. Comme vous voyez, je n'ai jamais eu de chance avec mes jambes. Ce n'était rien de grave, mais je dus rester de longs jours sans sortir et, pour comble de malheur, je ne connaissais personne qui voudrait bien se dévouer pour me tenir compagnie. C'est ici que mon histoire commence... Stefano se tut, étrangement troublé et comme à bout de souffle ; il semblait ne pouvoir évoquer ce souvenir sans éprouver une émotion sensuelle ; un sourire à la fois ravi et convulsif s'ébauchait sur ses lèvres. Il reprit enfin : Sachez donc que parmi les enfants de cette famille il y avait une fillette de qua-

GRIPIN

Lue comme d'un coup de couteau les maux de dents, de tête, le rhume, la grippe, le rhumatisme, la névralgie, les courbatures

Prendre au besoin jusqu'à 3 cachets par jour

Nos routes

(Suite de la 2ème page)

d'un nouveau programme routier, on n'aura pas en vue la capacité budgétaire d'une seule année, mais le crédit à ouvrir pour une construction à étendre sur plusieurs années.

Si l'on songe un peu que la route de transit Trabzon-Iran et la route Istanbul-frontière bulgare nous ont coûté plus de douze millions de livres on peut se figurer le sacrifice matériel qui est indispensable pour l'achèvement du réseau routier de toute la Turquie.

F. R. Atay

LA BOURSE

Ankara 8 Décembre 1938

(Cours informatifs)

	Ltg.
Act. Tabacs Turcs (en liquidation)	1.05
Banque d'Affaires au porteur	9.90
Act. Chemin de Fer d'Anatolie 60 %	25.20
Act. Bras Réunies Bonomi-Nectar	8.—
Act. Banque Ottomane	25.—
Act. Banque Centrale	107.—
Act. Ciments Arslan	8.85
Obi. Chemin de fer Sivas-Erzurum I	20.30
Obi. Chemin de fer Sivas-Erzurum II	19.—
Obi. Empr. intérieur 5 %, 1933 (Ergani)	19.40
Emprunt Intérieur	95.—
Obi. Dette Turque 7 1/2 %, 1933	19.75
tranche Ière II II	40.50
Obligations Anatolie I II	40.30
Anatolie III	111.—
Credit Foncier 1903	101.—
1911	101.—

CHEQUES

Change	Form. turc
Londres	1 Sterling 5.89
New-York	100 Dollars 126.09
Paris	100 Francs 3.3175
Milan	100 Lires 6.63
Genève	100 F. Suisses 28.5425
Amsterdam	100 Florins 68.5475
Berlin	100 Reichsmark 50.515
Bruxelles	100 Belgas 21.24
Athènes	100 Drachmes 1.075
Sofia	100 Levass 1.55
Prague	100 Cour. Tch. 4.305
Madrid	100 Pesetas 5.89
Varsovie	100 Zlotis 23.7125
Budapest	100 Pengos 24.80
Bucarest	100 Leys 0.9025
Belgrade	110 Dinars 2.8050
Yokohama	100 Yens 34.385
Stockholm	100 Cour. S. 30.3425
Moscou	100 Roubles 23.7125

Nous prions nos correspondants éventuels de n'écrire que sur un seul côté de la feuille.

FEUILLETON DU BEYOGLU No. 50

LES AMBITIONS DEÇUES

Par ALBERTO MORAVIA

Roman traduit de l'italien

par Paul-Henry Michel

— Et vous, ça vous ennuyait beaucoup si je vous disais que vous êtes estropié ?

Il se regarda. Pietro ramassé dans son fauteuil, rouge de fureur et de honte, Stefano avec un sourire forcé qui, à chaque seconde, comme un liquide où l'on verse un poison dense et coloré, se teintait davantage de rancune et de haine.

— En plus du snobisme, dit-il, vous témoignez d'un goût détestable. Je le sais, moi, que je suis estropié, et il est inutile de me le rappeler.

Pietro crut deviner dans les paroles de l'infirme un accent de souffrance et il se repentait aussitôt de ce qu'il avait dit.

— Vous avez raison, Stefano, mais pourquoi cherchez-vous toujours à me faire perdre la tête ? Je ne sais pas pourquoi mais avec vous je m'arrête pas à garder mon sang-froid. C'est absurde de se disputer comme nous le faisons. En tout cas, je le répète, vous avez raison. Ma réponse était d'un goût détestable.

Stefano se rasait à contre-poil et pa-

raissait ne plus se souvenir de l'incident. — Admettons, dit-il après un silence. Alors, au lieu de votre maîtresse, vous me ferez connaître votre fiancée...

— Volontiers ! répondit Pietro surpris et reconnaissant. Quand vous voudrez...

Stefano posa son rasoir.

— Comme je suis vaniteux, continua-t-il avec négligence, et que j'ai un besoin d'argent extrême, je tâcherai de prendre votre place. Mais même si je n'y réussis pas, j'espère que Sophie